

MURIO HUGO MORENO, Militant révolutionnaire (1944-2017)

Détails

Par Guillermo Almeyra

J'ai rencontré Hugo Moreno en 1957, lorsque le parti pour lequel je militais dans ces années-là m'a envoyé à Córdoba pour former un Comité régional et, pour atteindre cet objectif, j'ai consacré mon temps à donner des conférences avec un seul orateur présent dans la salle (moi) et à participer à chaque conférence du centre d'études qui acceptait un débat et où il y avait toujours un petit groupe à la sortie qui voulait continuer la discussion.

Hugo, à ce moment-là, avait 15 ans, il a été l'un de ceux qui voulurent maintenir le contact et en peu de temps, je suis passé - avec mes 30 ans bien remplis - d'une sorte de père adoptif à l'initiateur au marxisme révolutionnaire d'un adolescent plein d'ardeur qui absorbait ces connaissances nouvelles comme une éponge. En l'espace de six mois, il rejoignit le Comité régional, formé par des travailleurs d'âge mûr.

En 1959, j'ai été envoyé au Pérou, pour aider les camarades de ce pays et j'ai perdu contact avec Cordoba, que je considère comme la ville qui m'a laissé les meilleurs souvenirs pour la qualité et l'humour de ses jeunes travailleurs et pour l'alliance travailleurs-étudiants qui a donné un sens social très marqué à la lutte contre la tentative dictatoriale en 1957 d'imposer l'instruction religieuse obligatoire et qui par la suite, s'exprima dans le *Cordobazo*. (Soulèvement en Argentine 1969 à Cordoba).

Une fois retourné en Argentine, j'ai retrouvé Hugo en tant que membre du Comité régional de Santa Fè. En tant que Secrétaire de l'organisation du parti (POR) j'ai eu comme principales fonctions d'aider les comités régionaux. Nous nous sommes souvent rencontrés lors de mes voyages dans les provinces ou à Buenos Aires. À la fin des années soixante, il a commencé à militer avec Raúl Prenat (« Rivas »), assassiné par la dictature militaire en 1976, Carlos Suárez (« Bernardo ») et d'autres camarades dissidents. Plus tard il a été au Portugal, où il a participé à la révolution des œillets en 1974, où il y a rencontré sa partenaire courageuse et brillante, Marie-Christine, qui a pris soin de lui avec abnégation jusqu'à ses derniers instants, et avec laquelle ils ont eu un fils, Aurélien.

À Paris, il a travaillé à la FNAC-Les Halles où il fut élu délégué du personnel et où il s'est forgé une culture forte qui lui permettra de devenir professeur à l'Université de Paris VIII, dans un département, dirigé par Jean Marie Vincent, ami et collègue.

Lors d'un voyage en Argentine, il a été arrêté et torturé au Brésil, selon la torture dite du *Pau de Arara*, qui consiste à lier les mains et les chevilles du prisonnier et à le suspendre à un bâton pendant qu'on lui applique des décharges électriques. A la suite de cette torture il a perdu l'usage des jambes. Une Infirmière de l'hôpital de la prison où il était incarcéré a prévenu le Consulat argentin de la dictature et il a été rapatrié dans la journée. À Buenos Aires, la police de l'Argentine n'avait apparemment pas apprécié cette sorte de compétition brésilienne dans un domaine qui lui semblait lui appartenir en propre : la torture et les disparitions - il a été soigné à l'hôpital militaire et il a pu rentrer en France.

Il a milité ensuite aux côtés de Michel Raptis (« Pablo »), de Gilbert Marquis, Danielle Riva, Patrick Silberstein, moi et autres membres de la tendance marxiste révolutionnaire (TMR), pour l'autogestion socialiste dont l'hospitalité fraternelle a vu passer une grande partie de la gauche d'Amérique latine dispersée en France, Espagne, Italie ou aux Pays-bas. Moi-même, j'ai vécu à Rome, et j'ai été aussi fraternellement adopté par Marie Christine et Hugo chaque fois que je me rendais à Paris pour assister aux réunions de la TMRI, ou pour un travail.

Il y a eu beaucoup de moments agréables avec le couple révolutionnaire Marie Christine et Hugo, de très enrichissantes discussions notamment avec Pablo, invité régulier de nombreux dîners. Avant tout, je leur dois de m'avoir aidé pour mon doctorat en sciences politiques à l'Université où ils travaillaient ou encore lorsque mes chers collègues de l'UAM-Xochimilco, au Mexique m'ont poussé à entrer dans le système national de chercheurs qui amasse des fonds pour les bourses d'études des étudiants.

Hugo laisse beaucoup d'amis, un grand vide, son humour cordobésien, sa générosité et son hospitalité. Il a également laissé quelques brochures pour le centre d'édition de l'Amérique latine dans la collection dirigée par le grand historien marxiste argentin et ami, Alberto Pla, peu après la fin de la dictature en 1983 et un livre « La catastrophe Argentine », éd. Syllepse.

Il nous laisse le souvenir endeillé de luttes communes, de sa compagne, son fils et son petit-fils, qui lui a donné du bonheur ses dernier jours.

Mexico,

9 juillet 2017



Hugo Moreno était un dinosaure et chacun sait que les dinosaures ne meurent pas

Publié le [13 juillet 2017](#) | [1 commentaire](#)

La preuve : mon petit fils en a rencontré plusieurs au Jardin des plantes pas plus tard que dimanche dernier.

Un dinosaure oui, un dinosaure de la trempe d'un Yvan Craipeau, qui se désignait lui-même comme un dinosaure trotskiste, alors même qu'il ne militait plus dans les organisations dites trotskistes depuis des décennies. Un dinosaure, oui, mais pas un au sens vieille bête dépassée par la modernité et en voie de disparition.

Plutôt un dragon, un *quetzacóatl*, un animal de légende venu des confins du monde et des temps obscurs pour combattre à nos côtés et pour éclairer les batailles de demain.

Hugo était donc un dragon !

Il crachait du feu – et pas seulement pour faire griller la viande –, il volait dans les airs, débouchait les bouteilles, protégeait les faibles, donnait des cours à la fac, trempait ses plumes dans l'encre magique et bataillait ferme contre les citadelles où le vieux monde s'est solidement retranché.

Un dragon, un hybride parfait – enfin presque parfait – de l'Argentin et du Français, du trotskiste et du « je suis plus tout à fait trotskiste mais quand même », du camarade estimé et du copain aimé.

Hugo était un dragon qui n'avait renoncé à rien, cédé à rien, il était la fois Argentin et Français et ni Français ni Argentin, une sorte de cosmopolitisme multiculturel à lui tout seul. Mon grand-père aurait dit que puisqu'il était tout ça à la fois, il ne pouvait être que *yid* : Higou Moreinou. Pas de doute. Les dragons sont capables de bien des choses.

C'était surtout un internationaliste conséquent, insensible au charme discret du nationalisme bourgeois, d'où qu'il vienne. Bref un mensch sur qui on pouvait compter.

C'était aussi un dragon pétillant, dont se souviennent Gilbert Achcar et Pierre Cours-Salies avec qui il a partagé des amphis et des AG à Paris 8 ; le plus marrant de tous les dragons que nous avons rencontrés pour beaucoup de celles et ceux qui ont perdu leur grand-frère ; un dragon « ami qui nous a accompagné sur les longs chemins des pensées et actions contre ce monde terrible et angoissant » pour Fernando Matamoros de la rue de Tunis et de Puebla, Mexique ; un super-dragon pour Cyril Smulga d'*Inprecor*, pour Laurent Lecoin d'Information pour les droits du soldat, pour Philippe Crottet de Solidaires, pour François Leclerc et Isabelle, pour Patrick Le Tréhondat, Pierre Leconte et Candida, Pierre Soulié et pour bien d'autres encore.

Moi, ce dragon, je l'ai connu il y a quelque quarante ans.

Je me contenterai, si vous le voulez bien, de vous lire quelques extraits de l'avant-propos qu'il avait rédigé pour son livre, *Le Désastre argentin*, que les éditions Syllepse ont publié en 2005.

Je dirai au passage que son livre été un succès de librairie et qu'il en reste très peu et que les prix vont augmenter... Vous voyez ce que je veux dire...

Le livre s'ouvre par une dédicace : « A mon ami Raoul Premat, enlevé dans la nuit du 28 au 29 avril 1976 et porté disparu et aux trente mille disparus sous la dictature militaire. » On est en plein dans le volcan. L'heure des brasiers.

Puis Hugo commence et c'est du Hugo pur maté. Il écrit : « Ce livre est le fruit d'un travail qui m'a occupé trois mois et trente ans. Si la rédaction a duré trois mois, il m'aura fallu trente années de questionnement sur l'histoire de mon pays d'origine ». Je vous passe l'exposé des motifs, mais si Patrick Le Tréhondat, Sylvain Silberstein et moi n'avons jamais douté qu'il lui a fallu trente ans pour donné naissance à son livre, nous savons qu'il il lui a fallu bien plus de trois mois pour l'écrire et surtout pour nous rendre un manuscrit *définitif*. Il a fallu se battre contre le dragon, l'amadouer, le circonvenir, le câliner, déboucher des bouteilles, palabrer et palabrer encore... On a sué, croyez-moi. Et plus de trois mois. La chasse au fragnol est un sport de combat, de même que la chasse au « tout est dans tout et réciproquement ».

Un mot quand même sur l'objet du livre. Bien sûr, c'est l'Argentine, mais aussi et surtout c'est un livre, écrit-il, sur le « spectre qui plane toujours sur l'Argentine » : le *péronisme*.

Hugo le Dragon met les pieds dans le plat : « J'ai voulu donner, je cite, un éclairage différent, cherchant à rendre intelligible et à expliquer le péronisme », fatigué qu'il était – et là le dragon crachait des flammes, tempêtait et secouait sa crinière –, d'entendre le monceau de « conneries » sur le péronisme – c'est écrit dans un vocabulaire plus choisi dans le livre – qu'il avait « entendu mille fois sur la question depuis [son] arrivée en France, en octobre 1977 ».

Quand il écrit ce livre, il dit n'être, je cite, « plus, aujourd'hui, engagé au quotidien, comme je l'ai été jadis, dans le combat politique ». On pourrait mettre en doute cette assertion mais bon... Il conçoit, écrit-il encore, son activité intellectuelle « comme une activité politique », car « je reste convaincu de la pertinence de la onzième des thèses sur Feuerbach de Karl Marx ». Vous connaissez, la thèse...

Hugo le Dragon continue son avant-propos par ce qu'il appelle une digression personnelle : « Ma première rencontre avec la politique date du 16 septembre 1955. Je n'étais encore qu'un enfant quand, ce jour-là, à Cordoba, les généraux déclenchèrent le coup d'État qui renversa le gouvernement de Juan Domingo Perón. J'ai alors vu mon grand-père, un paysan d'origine piémontaise, émigré en Argentine au début du 20e siècle, charger son fusil, par crainte des péronistes. Pendant longtemps, je n'ai pas compris comment cet homme, italien, « garibaldien », révolté contre l'injustice sociale, pouvait avoir eu cette attitude. »

Ce jour-là, ajoute-t-il, « j'ai vu aussi la colère des ouvriers, nos voisins et nos amis, du quartier populaire où nous habitons. Je les ai entendu, pour la première fois, prononcer cette phrase : “Nous reviendrons !” Je ne pouvais pas alors comprendre cet épisode, tournant important de l'histoire

argentine, mais je me suis senti spontanément proche des ouvriers péronistes. En tout cas, cet événement fut l'étincelle qui éveilla ma curiosité, à l'origine de ma conscience et de mon engagement. Je suis entré dans la lutte révolutionnaire en 1960. L'Amérique latine était alors galvanisée par la victoire de la Révolution cubaine. En Argentine, l'épopée des guérilleros cubains à laquelle participait un Argentin internationaliste, le Che, encourageait les grandes luttes ouvrières et la résistance péroniste. J'ai adhéré, très jeune, au Parti ouvrier révolutionnaire, section argentine de la 4e Internationale. J'ai milité à Cordoba, mais aussi à Santa Fe et à l'étranger. J'ai connu la prison et la torture au Brésil et en Argentine, et je fus un des premiers prisonniers à être transporté clandestinement d'un pays à l'autre, prélude de l'opération Condor. En 1973, j'ai fait la connaissance de Michel Pablo, un des fondateurs de la 4e Internationale, lors de son séjour dans le Chili de Salvador Allende et de l'Unité populaire. J'ai adhéré à sa tendance, en rupture avec le trotskisme officiel. Ce courant m'a aidé à développer un regard et une analyse iconoclastes sur bien des questions essentielles : les États dits « ouvriers », le parti révolutionnaire, le socialisme autogestionnaire, le féminisme et d'autres questions encore. »

En 1975, menacé par la Triple A, alors qu'il milite avec la gauche péroniste, il est obligé de quitter Buenos Aires où il travaille à l'Université. Hugo le Dragon va commencer sa deuxième vie. Il prend le chemin d'un exil qui le mène au même endroit que l'ex-ambassadeur américain à Santiago du Chili (hasard objectif ?) : à Lisbonne où la révolution a commencé...

Il a alors un passeport bleu délivré par l'ONU portant le cachet « Valide pour tous les pays sauf l'Argentine ».

Arrivé en France, il travaille à la FNAC puis à l'Université de Paris 8. Marie-Christine, Aurélien... Une troisième vie commence.

« Ma vie, certes, ne coïncide pas avec le parcours normal d'un universitaire. Je n'ai renoncé ni à mes choix ni à mon engagement, même si j'ai révisé certaines positions théoriques et politiques qui furent les miennes. » À un étudiant imprudent qui lui demandait comment il se situait politiquement, il répond : « Je suis pour l'autogestion sociale généralisée. » La légende raconte que l'on fait encore un pas de côté dans le hall de la fac où l'étudiant a été foudroyé sur place par le feu du dragon.

« Contrairement à l'air du temps, en particulier celui qui souffle sur le monde universitaire, je ne cache pas que je reste marxiste », écrit-il pour marquer le territoire des dragons de Paris 8-Vincennes-Saint-Denis. Enfin, avant d'attaquer le coeur de son sujet, il nous rappelle que le monde est « plus proche de la barbarie que de la civilisation [qui est] sous la menace d'une catastrophe planétaire » :

« Sans alternative, sans projet de société, sans stratégie, sans mouvement social oeuvrant dans le sens d'une transformation sociale radicale, le danger d'un recul et d'une régression est à craindre. » Et c'est au moment où nous avons tellement besoin de cela que le Dragon a replié ses ailes.

Il cite pour conclure l'avertissement de Walter Benjamin en 1940 :

« Le messie ne vient pas seulement comme rédempteur ; il vient comme vainqueur de l'Antéchrist. Le don d'attiser dans le passé l'étincelle de l'espérance n'appartient qu'à l'historiographe intimement persuadé que, si l'ennemi

triomphe, même les morts ne seront pas en sûreté. Et cet ennemi n'a pas fini de triompher. »

Salut Hugo.

Patrick Silberstein

Hugo Moreno

Politologue

« Argentin d'origine, Hugo Moreno appartient à la génération des années 1960 et des grandes luttes ouvrières de la résistance péroniste. Il participe au mouvement social et politique de l'époque. Arrêté au Brésil et torturé, il est séquestré puis transféré en Argentine et mis "à disposition du pouvoir exécutif". Libéré, il reprend ses études et son activité militante avant de quitter le pays pour fuir les escadrons de la mort. Il séjourne à Lisbonne, en pleine Révolution des œillets (1975-1977) puis s'installe en France. Il est libraire à la Fnac du Forum des Halles puis maître de conférences en Sciences politiques il enseigne depuis 1984 à l'Université de Paris 8. » (Source : éditions Syllepse). Chercheur, il est rattaché au Centre de recherches sur la pensée politique italienne (CERPPPI)

Angel Fanjul (1927-2009)

Hugo Moreno*

Extractos biográficos de la reseña efectuada por Hugo Moreno sobre Angel Fanjul, dirigente trotskista argentino, que falleciera recientemente.

El 29 de marzo de 2009 falleció Angel Fanjul (Heredia), en Ituzaingó, provincia de Buenos Aires. Tenía 82 años.

Angel Fanjul nació en Tucumán, en el noroeste argentino, el 24 de marzo de 1927. Hizo sus primeras armas políticas en 1944, cuando cursaba sus estudios secundarios en el Colegio Nacional de Tucumán. Ese año fue elegido secretario de la Federación de Estudiantes Secundarios y después ocupó el cargo de presidente de la Federación Universitaria regional. Su militancia comienza en el Partido Socialista. Luego, junto con Dora Coledesky -que fue su compañera de toda la vida- integraron un grupo trotskista fundado por Esteban Rey. Este se había establecido en el norte del país, orientando su trabajo político hacia Tucumán y Salta. Después de una tentativa de "entrismo" en el PS, que terminó con su expulsión, el grupo constituyó el Movimiento Obrero Marxista (MOR). A pesar de sus exiguas fuerzas, desempeñó un importante rol en la huelga azucarera de 1948, encabezada por la Federación de Trabajadores de la Industria Azucarera (FOTIA).

El MOR se disolvió poco después y la mayor parte de sus miembros se integraron al Grupo Cuarta Internacional (GCI), fundado por Homero Cristalli (Posadas). Así lo hicieron Angel y Dora, luego de una corta experiencia en el Grupo Obrero Marxista (GOM) de Hugo Bressano (Nahuel Moreno). En 1951, Angel y Dora fijaron su residencia en Buenos Aires. Fanjul fue miembro de la dirección, apoderado legal y director de Voz Proletaria, órgano del Partido Obrero Revolucionario (Trotskista) - la "sección argentina" reconocida como tal en el Congreso Mundial de 1951.

El POR (T) y el Buró Latino-Americano (BLA) colaboraron estrechamente con la dirección de la Internacional, cuyo principal dirigente era Michel Raptis (Pablo). Esta colaboración duró diez años. La prisión de Pablo y (el holandés) Santen, en 1960-1961, detenidos en Amsterdam por su apoyo al FLN argelino, creó las condiciones para una escisión, ya latente en el VI Congreso Mundial (1960). La ruptura se concretó en la Conferencia de abril de 1962 convocada por el BLA y realizada en Montevideo.

Esos años fueron marcados por la revolución cubana. Los trotskistas del BLA la apoyaron desde el primer momento. Fanjul participó en Chile, a fines de 1959, a la reunión preparatoria del Primer Encuentro Internacional de Juventudes, convocado por los cubanos, y luego al Congreso en La Habana que tuvo lugar en 1960. Recibieron el ataque agresivo de los estalinistas. En los tres meses que residió en Cuba, Fanjul pudo entrevistarse con el "Che" y éste lo acompañó al aeropuerto cuando su regreso a Argentina.

1968 fue el de la ruptura entre Posadas y Fanjul. Este último escribió un artículo acusando a la dirección del POR (T) de apoyar la intervención soviética en Praga. Voz Proletaria se había pronunciado efectivamente en ese sentido, siguiendo una orientación que el mismo Posadas había definido. Se exigió una autocrítica que Fanjul nunca aceptó. Tanto él como Dora Coledesky fueron entonces expulsados ignominiosamente del partido.

En 1970, Fanjul organizó con Dora y otros compañeros, el grupo denominado Fracción Bolchevique y luego Nuevo Curso, que editó un periódico del mismo nombre. El Secretariado

Unificado (SU), entretanto, había reconocido al PRT de Bressano (Moreno) y de Roberto Santucho como sección argentina, siguiendo la orientación pro-castrista y guerrillera adoptada en el IX Congreso Mundial (1969).

El 24 de marzo de 1976, las fuerzas armadas instauraron una nueva dictadura (1976-1983).

Con una frágil organización, aislados, sin medios materiales, Angel y Dora no tenían otra alternativa que el exilio, decidido por el grupo. En septiembre 1976, se instalaron en Francia. Allí se incorporan a la LCR donde militaron hasta la caída de la dictadura en 1983, después de la derrota en las Malvinas, que abrió la ocasión para el regreso al país a comienzos de 1984. En Francia, Fanjul, pertenecía al Comité Central y a la Comisión de Control de la LCR, así como al Comité Ejecutivo Internacional (CEI) de la Internacional; pero participaba también regularmente de las reuniones de la TMRI (la tendencia marxista revolucionaria internacional), animada por Michel Pablo.

En ese período, importantes diferencias opusieron Fanjul a la mayoría de la dirección internacional y de la LCR. Entre otras, sobre la invasión soviética a Afganistán (1979) y luego -particularmente importante- sobre la guerra de las Malvinas (1982). En ambos casos, la mayoría apoyó tanto una como otra. En cambio, Fanjul y sus compañeros se opusieron, así como los militantes que habían quedado en Argentina. Fanjul, con Michel Lequenne (Hoffman) y Denis Berger, entre otros, formaron la denominada "T. 3" de la LCR, también llamada "H-H." (Hoffman-Heredía). Angel y sus compañeros editaban entonces la revista Divergencia y participaron de las organizaciones de solidaridad, como el "Grupo de abogados en el exilio" (GAEF). Angel trabajaba en los archivos de la LCR y de la Cuarta, la edición de Inprecor y en otras tareas.

Al regreso a Argentina, continuaron la actividad relanzando el grupo "Nuevo Curso". Se integraron después a una formación más amplia, el grupo "Democracia Avanzada" que realizó varias publicaciones.

*Publicado en internet por el Partido Obrero de Argentina (www.po.org.ar). Hugo Moreno es miembro del Consejo Editorial de Sin Permiso, es docente-investigador en Ciencias Políticas de la Universidad de Paris 8 – Vincennes en Saint-Denis. La nota completa se puede leer en Argenpress. info.

Angel Fanjul (1927-2009) et Dora Coledesky (1928-2009)

samedi 6 février 2010, par **MALEWSKI Jan**

- [hommage militant](#)
- [Hugo Bressano dit Nahuel Moreno](#)
- [Juan Posadas](#)

Avec Angel Fanjul, dit « Heredia », mort le 29 mars, et Dora Coledesky, morte le 17 août, disparaissent deux militants argentins exemplaires, faisant partie, comme l'a écrit Hugo Moreno, « de cette cohorte des "Archanges", évoquée par Paco Ignacio Taibo II dans son beau livre portant ce titre, des personnages quasiment inconnus ou oubliés, avec leur ténacité, leurs espérances, leurs illusions mais aussi leurs déceptions, leurs projets originaux, leurs qualités et leurs défauts. De toute manière avec une vie exemplaire ».

Angel a fait ses premières armes politiques en 1944, alors qu'il terminait ses études secondaires, élu secrétaire de la Fédération des étudiants du secondaire. Avec Dora, ils intègrent un petit groupe trotskiste fondé par Esteban Rey, puis participent avec lui à la fondation du Mouvement ouvrier marxiste (MOR). Malgré ses faibles forces, le MOR a joué un rôle important dans la grève de la Fédération des travailleurs de l'industrie sucrière en 1948, au point que Perón dénoncera alors « la main trotskiste » en accusant le MOR d'avoir été l'instigateur de cette lutte. Après la disparition du MOR et un court passage dans l'organisation fondée par Hugo Bressano (dit « Nahuel Moreno »), Angel et Dora ont rejoint le GCI (Groupe Quatrième Internationale), dirigé par Homero Cristalli, plus connu sous le pseudonyme de « Posadas », qui fondera le Parti ouvrier révolutionnaire (trotskiste), POR (T), reconnu comme section argentine de la IVe Internationale au congrès mondial de 1951. Il s'agissait d'un courant qui, dès 1945, essayait de comprendre le phénomène péroniste et qui cherchait à s'implanter dans la classe ouvrière et le mouvement syndical, sans perdre son identité trotskiste en y défendant son programme et une perspective internationaliste. Angel y sera membre de la direction, le représentant légal et le directeur de Voz Proletaria (Voix Proletarienne), organe du parti.

Le POR (T) et le Bureau latino-américain (BLA) dirigés par Posadas travaillaient en collaboration étroite avec la direction de la IVe Internationale et avec Michel Raptis (dit « Pablo »). Ils partageaient la même sensibilité envers la « révolution coloniale » et la conviction qu'il fallait construire un « parti mondial » dont les sections nationales seraient insérées dans le mouvement des masses réel. Cette collaboration dura dix ans. L'arrestation aux Pays-Bas, en 1960-61, de Michel Raptis et de Sal Santen du fait de leur engagement aux côtés du FLN algérien a distendu ces liens. En 1962 le BLA a convoqué une conférence internationale à Montevideo, se séparant publiquement de la IVe Internationale.

Au cours des années marquées par la révolution cubaine, dont l'écho a retenti dans toute l'Amérique latine, la solidarité avec Cuba a pris une place centrale. Angel

Fanjul a participé, fin 1959, au Chili, à la préparation de la Première rencontre internationale de la jeunesse convoquée par les Cubains, puis au Congrès qui a eu lieu à La Havane en 1960. La délégation trotskiste y a mené une importante bataille pour le soutien à la révolution tout en s'opposant au « modèle du socialisme bureaucratique », ce qui a conduit à une violente altercation avec les staliniens. C'est l'intervention de Che Guevara qui a alors coupé l'herbe sous leurs pieds. Angel a pu longuement discuter avec le Che au cours des trois mois qu'il a passés à La Havane et, symboliquement, c'est le Che qui l'a accompagné à l'aéroport lorsqu'il quitta l'île.

L'année 1968 marque pour Angel et Dora leur rupture avec Posadas. Jusque-là, au sein du noyau central du BLA il n'y avait pas de différences fondamentales. Cette interaction entre « le chef », Posadas, et son entourage, l'un alimentant l'autre, peut permettre de comprendre comment des militants ouvriers et intellectuels de valeur ont presque aveuglement suivi la dérive de Posadas. Mais Angel et Dora n'ont pas accepté son orientation en soutien à l'intervention soviétique en Tchécoslovaquie, qui mettait fin au « printemps de Prague » et aux espoirs d'un « socialisme à visage humain ». Ils ont alors été exclus ignominieusement du POR (T). Mais alors que Posadas avec un groupe de militants furent emprisonnés à Montevideo à la fin de l'année 1968, Angel Fanjul, en sa qualité d'avocat, s'y était rendu et obtint leur libération. Hugo Moreno a écrit plus tard : « Au cours de la défense Posadas a proposé à Fanjul sa réintégration dans l'organisation, proposition catégoriquement rejetée par ce dernier. Cette attitude dit plus sur sa qualité politique et humaine que beaucoup de textes et de résolutions. »

En 1970 Angel et Dora avec d'autres militants ont construit un groupe nommé Fraction bolchévique, puis Cours nouveau, publiant un périodique du même nom. Ils s'opposaient à l'orientation de la IVe Internationale et à celle du PRT argentin, dirigé par Roberto Santucho, en particulier en ce qui concerne la lutte armée en Amérique latine. L'Argentine était alors marquée par les luttes contre la dictature (1966-1973), la montée du mouvement ouvrier et l'apparition des premières organisations politiques armées. En 1969 cette situation a conduit au « Cordobazo », le soulèvement insurrectionnel dans la ville de Cordoba, suivi par d'autres. Mais la chute de la dictature en 1973 et le retour de Perón, s'ils ont conduit à une décomposition et à une crise du péronisme, n'auront pas mis fin à la répression, organisée par l'appareil d'État, les directions des syndicats péronistes, puis par la « Triple A » (Alliance anticommuniste argentine) qui en quelques mois va assassiner des centaines de militants révolutionnaires. En mars 1976 les forces armées imposent une nouvelle dictature (1976-1983), qui va assassiner et faire « disparaître » trente mille militantes et militants progressistes. Des camarades

d'Angel et Dora feront partie des victimes et leur petite organisation ne parviendra pas à protéger les siens dans la clandestinité. Angel et Dora durent s'exiler, s'installant en France en 1976. Ils y resteront jusqu'en 1984, militant au sein de la LCR, où ils s'engageront dans le débat — Angel sera membre du Comité central au titre de la « Tendance 3 » — en particulier en s'opposant à la position majoritaire sur l'intervention soviétique en Afghanistan (1980), qu'ils trouvaient par trop « campiste », et sur la guerre des Malouines (1982) : ils furent parmi ces rares anti-impérialistes argentins qui ont su garder la distance critique envers l'aventure chauvine de la dictature aux abois... Ils participaient aux organisations de solidarité (Groupe des avocats en exil), Dora était active dans le Groupe des femmes latino-américaines, ils aidaient à l'édition d'*Inprecor*, publiaient une revue destinée à l'Argentine (*Divergencia*, *Divergence* — toujours critiques, jamais suivistes — alors que bien d'autres éditaient alors des revues intitulées *Convergence*...).

Revenus en Argentine, ils ont reconstruit le groupe Cours nouveau. Dora s'est engagée dans la construction du mouvement des femmes, en particulier dans la lutte pour le droit à l'avortement, à laquelle elle a consacré le reste de sa vie. En janvier 2003 au cours de l'Assemblée pour le droit à l'avortement tenue dans le cadre de la Rencontre nationale des Femmes de Rosario, Dora expliquait : « Je pense que nous ne luttons pas pour une cause sectorielle, que l'avortement n'est pas seulement une question particulière qui nous concerne, nous luttons pour que le monde change, pour un changement de l'humanité, nous devons donc être claires, nous luttons pour la dignité humaine..., pour un monde différent qui non seulement est possible, mais qui est nécessaire et essentiel si nous voulons gagner la dignité humaine... »

Engagés ensemble depuis leur jeunesse dans la lutte pour un monde meilleur, Angel et Dora nous ont quitté à quelques mois d'intervalle, comme ils ont vécu : engagés, critiques, dévoués, ne cherchant jamais à se mettre devant les autres.

[Je remercie Hugo Moreno, dont le long article écrit après la mort d'Angel a servi de base pour ce court hommage]